

Des sex-shops gays à la culture pop, comment le piercing a fait son trou

• Eric Delhaye

• Publié le 04/04/2019.



Le musée de l'Homme consacre une exposition au piercing, cette pratique millénaire qui fait son chemin dans la société française depuis les années 1970. Au point d'être définitivement entrée dans les mœurs ?

Pourquoi et comment se troue-t-on la peau, pour y placer un objet visible, depuis la préhistoire ? C'est à cette question que répond « Piercing », une

exposition du musée de l'Homme qui explore la pratique au fil des siècles et des continents, son premier signe historique datant d'il y a quarante-cinq mille ans en Australie. Des Kayapos du Brésil aux Dayaks de Bornéo, le panorama couvre aussi les usages des sociétés occidentales contemporaines, dont la France.

Une pratique intime

Alors que le percement des oreilles est une expression communément acceptée, toutes les parties du corps sont concernées, selon des tendances motivées tantôt par la sexualité, le symbolisme ou les goûts de chacun. Aujourd'hui, les piercings ont infiltré toutes les catégories sociales, et la profession s'est enfin structurée pour qu'ils soient réalisés dans les meilleures conditions possibles. Loïc Gignoud, dont le témoignage figure dans l'exposition, s'est bâti une solide réputation depuis ses débuts, il y a vingt-cinq ans. Il raconte comment la pratique a évolué, dans son salon parisien, Abraxas, dont le slogan mentionne : « *Ça fait mal, mais c'est bien fait.* »
"Jean Paul Gaultier, Thierry Mugler et Yves Mourousi faisaient partie de nos clients."

Le piercing contemporain, apparu dans les communautés californiennes libertaires (gays, hippies) des années 1970, s'est manifesté en France dans la foulée. « *A partir de 1975, la pratique a d'abord été adoptée par le milieu gay et sado-masochiste parisien. Des personnes perçaient sans que ce soit leur métier, sous la forme de services rendus, dans la clandestinité* », raconte Loïc Gignoud. On se planque alors dans la cabine d'essayage d'IEM, un sex-shop gay de la rue Saint-Maur, ou dans l'arrière-salle de TTBM, dans le Marais, où Loïc Gignoud fait ses débuts en 1993 : « *Jean Paul Gaultier, Thierry Mugler et Yves Mourousi faisaient partie de nos clients. Avec d'autres enseignes comme Tribal Act ou Gauntlet [franchise d'un magasin californien, ndlr], nous n'étions qu'une poignée sur le marché. Puis, ça a explosé.* »

Au début des années 1990, les clubbers majoritairement gays du Queen, sur les Champs-Élysées, ont souvent les tétons percés, quand ce n'est pas le gland (un piercing poétiquement nommé Prince Albert). Chez les filles aussi, le sexe peut se parer d'un bijou. Les premiers piercings sont souvent associés à des pratiques sexuelles et ne sont montrés que dans l'intimité.

Contre-culture et stars de la pop

A la fin des années 1970, les punks exhibaient leurs anneaux pour affirmer leur anticonformisme. De fait, la société a souvent regardé le piercing d'un mauvais œil. « *Bien que millénaire, le piercing n'est pas naturel, rappelle Loïc Gignoud. Pendant longtemps, ce n'était pas évident de l'assumer en famille ou au travail, et ça ne l'est toujours pas dans certains milieux. Il y a eu des drames.* »



Le piercing est apparu sur les visages des années 1990, notamment sous l'influence des locomotives de la pop culture. Alors que les garçons ont adopté un anneau sur l'arcade (comme Drazic dans la série *Hartley, cœurs à vif*), les filles ont plébiscité le piercing Madonna (imitant la mouche au-dessus de la bouche de la star) ainsi que les diamants sur le cartilage de l'oreille, le nombril, la langue et la narine. « *Aujourd'hui, le piercing du septum [paroi séparant les deux narines] est hyper tendance, observe Loïc Gignoud en constatant l'impact des émissions de télé-réalité sur sa clientèle. Mais les modes suivent des cycles de vingt ans. Ce qui est ringard aujourd'hui ne le sera pas demain.* »

Le piercing du lobe et du téton sont des classiques inusables, tandis que l'écarteur d'oreille continue de symboliser la qualité d'écoute et la sagesse, comme dans les tribus primitives.

Le goût des extrêmes

Le piercing étant souvent le moyen d'affirmer une singularité, l'imagination est sans limite pour se démarquer. D'où le développement de pratiques nouvelles, comme le microdermal, qui consiste en l'implantation d'une petite plaque de titane sous la peau, dont dépasse une tête permettant de visser un bijou sur n'importe quel point du corps, par exemple un strass sur le tragus (morceau de cartilage à l'avant de l'oreille). Le *tongue-splitting* (consistant à tailler la langue comme celle d'un serpent) et les puces électroniques sous-cutanées (en Europe du Nord notamment) gagnent aussi du terrain, diffusant plus largement des modifications corporelles longtemps réservées au milieu

BodMod : des implants façonnent de nouveaux volumes sur certaines parties du corps, pour des motifs esthétiques ou érotiques. En la matière, la référence reste l'Américain Fakir Musafar (1930-2018) qui fit de son corps un terrain d'expérimentations, par exemple en se suspendant au moyen de crochets plantés dans son torse.



La profession

« *Même si on peut toujours enlever le bijou, le canal que l'on ouvre est irrémédiable* », rappelle Loïc Gignoud, pour souligner que le piercing n'est jamais un acte anodin. Après des décennies de flou, la profession s'est structurée pour encadrer la démarche des candidats. Une quarantaine de ses acteurs ont publié en 2000 un *Guide des bonnes pratiques du piercing*, où il est introduit que « *cette effraction constitue une porte d'entrée potentielle pour des agents infectieux, au moment de la réalisation du geste mais également dans la période de cicatrisation qui s'ensuit* ». Depuis 2008, une loi fixe même les conditions d'hygiène relatives au tatouage et au piercing, imposant, par exemple, l'utilisation de gants stériles dans des cabines fermées. Désormais, les professionnels sont mieux formés et les services hospitaliers ont appris à parer aux urgences, tandis que l'industrie du piercing poursuit ses recherches en inventant des bijoux qui distillent leur propre antiseptique. Loïc Gignoud en est convaincu : « *Le piercing est entré dans les mœurs.* »

TT *Piercing*, jusqu'au 9 mars 2020, 10h-18h (sauf mardi), musée de l'Homme, 17, place du Trocadéro (16^e). 01 44 05 72 72. 9-12€.